L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

NOUVELLE-ORLEANS, VENDREDI MATIN, 12 DECEMBRE 1856.

Imprimé et publié par
C. W. WEISSE & Co.,
EDITEURS PROPRIETAIRES :
C. W. WEISSE, E. DUPUOY,
H. VERGER, S. HARRY.

Bureau : rues Carondelet, entre Conti et Bienville.

L'ABEILLE DE LA NOUVELLE-ORLEANS :
PARAISSANT LE MATIN, 12 DECEMBRE.

Abonnés à la semaine.

Les exemplaires de l'ABEILLE sont mis en vente à la criée au commencement de chaque rue, au prix de 5 cents pour un numéro, ou 25 cents par semaine.

Nouvelles du jour.

Le navire américain *General Dunlap* s'est perdu sur les côtes d'Europe : l'équipage s'est sauvé.

L'amirauté anglaise se propose d'envoyer un steamer examiner les côtes d'Irlande et de Terre Neuve et opérer des sondages dans l'Atlantique pour s'assurer de l'endroit le plus convenable à l'immersion du câble télégraphique qui doit unir l'Europe à l'Amérique. Il a été décidé à Londres qu'un marché pour la fabrication du câble qui doit être terminé et livré au mois de mai. Il sera mis immédiatement à bord de deux steamers qui le dérouleront à travers l'Océan. On pense que la première dépêche transatlantique pourra s'il ne survient point d'accident, être transmise le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis.

Rien de nouveau en politique. Les dernières craintes au sujet du maintien de l'alliance anglo française se sont évanouies, et la confiance est maintenant générale.

Le gouvernement français a conclu un traité de commerce avec les îles Sandwich.

Tous les insurgés faits prisonniers à Malhaga ont été exécutés. On craignait de nouveaux troubles.

Les navires marchands anglais et français sont soumis à Naples à une rigoureuse surveillance.

ARRIVAGE DE MARSEILLE. — On trouvera dans notre partie commerciale le chargement du navire *Arlington*, de Marseille contenant—2450 paniers et 50 barils d'huile, 1041 caisses liqueurs—370 barriques et 596 caisses vin—800 caisses savon—665 caisses cornichons—940 jarres—1484 paniers ou caisses bouteilles de paubans—356 colis diverses balles graines de coton—En tout 8,513 colis petits ou grands.

SAUVETAGE DE COTON. — Le steamer *Lucy Robinson* est arrivé hier soir de la rivière Ouachita avec 279 balles de coton et 1077 autres balles provenant du steamer *Louise* dont nous avons déjà rapporté la perte. Le capitaine du Lucy Robinson nous apprend qu'il ne reste aucun espoir de sauver le Louise, sa poupe est complétement sous l'eau et la proue paraît brisée.

RIVIERE YAZOO.—Les officiers du steamer *Grenada* rapportent que la rivière Yazoo est navigable. Le Mississippi avait monté de quinze pieds et la crue continuait à se maintenir.

UNIVERSITE DE LA LOUISIANE.— Les cours de Philosophie et de Philosophie de l'Histoire ont commencé la semaine dernière et continueront pendant toute l'année scolastique.

M. Louis Dufau a donné, vendredi dernier, l'aperçu d'un cours complet de philosophie, et exposera, dans sa prochaine leçon, les principes de la *psychologie*.

M. J. J. Gondi fera sa leçon d'ouverture ce soir, à six heures précises.

Ces cours, destinés aux élèves de l'Université, mais où tout le monde est admis gratuitement, ne peuvent manquer d'avoir la vogue qu'ils méritent.

BIJOUTERIE & Cie.—Cette excellente maison a reçu par les vapeurs *Alma* et *François Arago*, des nouveautés d'un goût exquis et sur lesquelles nous appelons l'attention toute particulière des dames. Nous n'avons rien vu de supérieur aux soieries riches, aux mantelets, aux sorties de bal, aux manteletz, chapeaux, coiffures, châles, etc., qui sont en ce moment exposés dans les montres de MM. Binoche & Cie. Ces marchandises sont d'une incomparable fraîcheur et attestent un goût irréprochable. Nous engageons nos lecteurs à se rendre de suite au commerce d'exportation de MM. Binoche & Cie.

Le commissionnaire de son arrivée à Granada, Walker, apprenait que l'ennemi menaçait cette ville et ne jugeant pas nécessaire de le défendre, ordonna de l'incendier. Granada était alors plus vaste ville du Nicaragua ; elle renfermait de magnifiques églises et des édifices publics construits avec une grande élégance et une solidité à toute épreuve. Pour que Walker se soit décidé à sacrifier une pareille cité, dont il avait fait sa capitale, il faut que les circonstances ne lui aient pas laissé d'autre alternative.

Quoiqu'il en soit, le 22 au soir, la ville était livrée aux flammes, et le 23 tandis qu'elle brûlait encore et avant que les Américains eussent transporté à Virgin Bay tout leur matériel de guerre, l'ennemi fit son apparition sur la plage et intercepta toute communication entre la ville et le port. Il occupa même les faubourgs, mais les Américains les en délogèrent.

Au départ du courrier, les alliés avaient investi la ville du côté du port, et les troupes de Walker, sortant de Granada, avec leurs armes et leurs munitions, s'étaient portées en avant et n'étaient plus qu'à trois ou quatre cents yards de l'ennemi. Mais entre eux et le steamer qui les attendait il y avait une ligne ennemie qu'il fallait rompre. Les Américains parvinrent du reste s'ifiquêter fort peu de cet obstacle. Se faisant de leurs wagons un rempart, ils avançaient lentement vers le port, repoussant les assauts des alliés et faisant de loin au steamer des signaux pour lui annoncer qu'ils arriveraient bientôt à l'embarcadère. Walker est parti de Virgin Bay le 2 décembre, pour aller se mettre à leur tête et on pensait qu'il ne tarderait pas à arriver sain et sauf avec eux.

Si nous comprenons bien la situation, d'après les événements que nous venons de relater succinctement, elle ne serait pas sans péril pour Walker. Le Nicaragua est envahi de tous les côtés et pour empêcher sa capitale de tomber au pouvoir de l'ennemi le président a été obligé de l'incendier. Il a été forcé de modifier tout son plan de campagne et de changer sa base d'opérations. Les succès qu'il a obtenus sont donc négatifs, et ayant à lutter contre des forces supérieures en nombre, il est évident que des renforts lui sont indispensables pour délivrer le Nicaragua de l'invasion qui en menace l'indépendance.

Notre dépêche a rendu compte de l'engagement entre une petite goélette nicaraguienne, commandée par le lieutenant C. J. Fayssoux, et un brick de guerre costa-ricain, sous les ordres du capitaine Antonio Villarmastra. Le combat commença le 23 novembre, à 6 heures du soir, s'est terminé à 8 heures par la perte du brick qui a coulé.—Sur 114 hommes qui se trouvaient à bord, quarante-un seulement se sont sauvés. Ils ont été recueillis par la goélette et traités par le commandant Fayssoux avec la plus grande humanité. A bord du petit navire nicaraguien, sur un équipage de vingt-un hommes, il n'y a eu qu'un mort et huit blessés.

EUROPE.

L'*Arabia* est arrivé le 3 décembre à Halifax, avec des avis de Liverpool jusqu'au 22 novembre.

Le navire américain *General Dunlap* s'est perdu sur les côtes d'Europe : l'équipage s'est sauvé.

L'amirauté anglaise se propose d'envoyer un steamer examiner les côtes d'Irlande et de Terre Neuve et opérer des sondages dans l'Atlantique pour s'assurer de l'endroit le plus convenable à l'immersion du câble télégraphique qui doit unir l'Europe à l'Amérique. Il a été décidé à Londres qu'un marché pour la fabrication du câble qui doit être terminé et livré au mois de mai. Il sera mis immédiatement à bord de deux steamers qui le dérouleront à travers l'Océan. On pense que la première dépêche transatlantique pourra s'il ne survient point d'accident, être transmise le 4 juillet, anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis.

Rien de nouveau en politique. Les dernières craintes au sujet du maintien de l'alliance anglo française se sont évanouies, et la confiance est maintenant générale.

Le gouvernement français a conclu un traité de commerce avec les îles Sandwich.

Tous les insurgés faits prisonniers à Malhaga ont été exécutés. On craignait de nouveaux troubles.

Les navires marchands anglais et français sont soumis à Naples à une rigoureuse surveillance.

Dépêches télégraphiques
TRANSMISES A L'ABEILLE.

Congrès.

Washington, 9 décembre.—Chambre à repris en considération sur vote au sujet de M. Walsh, en a adopté celui-ci, par une majorité de quatre voix, de délégué de Kansas.

Suite des nouvelles par l'*Atlantic*.

Washington, 9 décembre.—L'ultimatum anglo-français est définitivement arrêté dans les conseils du gouvernement. Il n'a encore été pris au secret des négociations. Il n'en sera pas longtemps ainsi.

L'activité extraordinaire déployée dans les arsenaux maritimes français de la mer Noire a causé la plus grande inquiétude à la cour d'Angleterre qui a proposé à la France de se joindre à elle pour détruire des arsenaux russes au cabinet de Saint-Pétersbourg. Le refus a été immédiat disant arsenaux de guerre dans la mer Noire. Un droit que le calme français donnera au demandeur.

SONDAGES
DE L'OCEAN ATLANTIQUE.

On trouve dans un journal anglais la communication suivante, relative aux travaux récents exécutés pour le télégraphe atlantique :

YORK HARBOR, 1er sept. 1856.

L'intérêt extraordinaire que le public a manifesté pour le progrès de cette entreprise gigantesque, et le fait, venu à la connaissance, qu'un article contenant plusieurs erreurs graves, a été publié en Irlande, et reproduit dans quelques-uns de nos premiers journaux, me décident à vous envoyer un résumé des faits tels qu'ils existent.

Par suite d'un appel fait au gouvernement américain, ce dernier a montré un zèle louable pour l'achèvement de cette entreprise nationale, et s'est empressé de prêter toute l'assistance en son pouvoir à la Compagnie du Télégraphe Atlantique. Le secrétaire de la marine des Etats-Unis, M. Dobbin, a mis gracieusement à la disposition des membres de la Compagnie, l'*Arctic*, le vaisseau le mieux approprié à leurs desseins, ainsi qu'une troupe d'officiers dont les connaissances nautiques et l'expérience bien connue ne laissent rien à désirer. Le Lieutenant Berryman, qui, une fois déjà, a traversé l'Atlantique, a été placé à la tête de l'expédition, afin de répéter et d'étendre ses premières observations ; le lieutenant Sirius Cooms par le zèle et l'énergie à dont il a fait preuve lors de l'expédition dangereuse de Darien ; M. Mitchell, qui accompagnait le lieutenant Berryman lors de ses premières explorations, et un grand nombre d'autres officiers et d'hommes spéciaux, ont pris part à cette œuvre avec une persévérance digne des plus grands éloges. Ceux mêmes des matelots qui n'étaient point de quart, quittaient souvent leurs hamacs furtivement à minuit, afin d'assister au retour de la sonde et de s'assurer des résultats obtenus dans les endroits le plus profondes.

L'espace ainsi sondé a plusieurs reprises avec tant d'exactitude, depuis St Jean de Terre-Neuve jusqu'à la baie de Valence, à l'extrémité S. O. de l'Irlande, comprenant un intervalle de 1640 milles marins. Dans ces limites on a sondé de 30 milles en 30 milles, et chaque fois un sondage au moyen de plumes fixées au bout de l'appareil à sonder, un échantillon du lit de l'Océan. On s'occupe maintenant à examiner ces échantillons à l'aide d'un microscope ; mais même au premier coup d'œil, il est aisé d'y découvrir une grande abondance de coquilles d'infusoires. Si fragiles, si délicates même que soient si parfaites, qu'elles dénotent l'absence de tout courant et de tout mouvement des eaux à cette profondeur, ce qui confirmerait ainsi les résultats des travaux précédents. On n'a rencontré ni roches, ni sable. On dirait que la nature s'est formé à dessein un lit doux comme un banc de neige, selon les propres expressions de Maury, à l'effet de recevoir le câble du télégraphe.

Le lieutenant Berryman affirme que le plomb et l'appareil à sonder se sont souvent enfoncés à 10 et même à 15 pieds dans cette matière molle, et il pense que le câble s'y enfoncerait de la même manière. La plus grande profondeur obtenue est de 2070 brasses, à peu près deux milles. Mais le résultat le plus remarquable peut-être et le plus satisfaisant de ces travaux, c'est qu'ils confirment d'une manière complète l'opinion que qui doit unir l'Europe à l'Amérique. Il a été dit et cru que le fond de l'océan en pleine était qu'un pareil sur la surface de la terre, et qu'on se proposait de nouveau le lit du Télégraphe pendant plus de 1300 milles, en ligne directe, le lit de l'Atlantique présente une vaste plaine, presque parfaitement unie. La profondeur n'est donc aucun obstacle à cette grande entreprise, et, à l'exception de l'immense quantité de câble qui sera nécessaire, il semblerait que la ligue projetée pour le câble de l'Atlantique présente moins de difficultés que la ligne beaucoup plus courte sur laquelle doit être posée le câble de la Méditerranée.

Pour exécuter l'opération du sondage, on commence par rendre le vaisseau aussi stationnaire que possible, pour cela lance tomber dans l'eau, à l'aide d'une poulie, le plomb, qui entraîne avec lui la ligne qu'il déroule rapidement d'un grand cercle placé à la poupe, et, d'abord fort rapide, diminue graduellement de vitesse, non en raison de la densité plus considérable des eaux, comme on le supposa généralement, mais en raison du frottement qui augmente en proportion de la longueur de la corde attirée dans l'eau. Cette diminution de vitesse, à des profondeurs différentes, a été calculée avec précision par le lieutenant Berryman, et trouvée constamment uniforme. La descente dans les endroits les plus profonds prend ordinairement 2 heures. Pour remonter le plomb, qui pèse de 60 à 120 livres, on se sert d'un petit machine à vapeur, attachée au devant. Grâce à ce moyen, il faut moins de temps pour envoyer la ligne que pour la descendre. Quand qu'il en soit, ce procédé est encore lent, et il arrive quelquefois, lorsqu'il survient un nœud ou que la ligne s'entortille, que celle-ci se casse au moment même d'arriver, et que le travail et l'appareil se trouvent perdus en même temps.

WILLIAM WHITTEMORE.

FEUILLETON.

LA VIEILLE FILLE.

LES INTIMES.

VIII.

Louise parut dans le salon avec un embarras pudique dont chacun fut dupe, à l'exception de M. de Varin. Son regard se porta modestement sur le maître, et ce fut par un coup d'œil furtif qu'elle s'assura de la présence de Gontier. Les femmes ont une manière à elles de voir sans regarder, qui échappe à la plus vigilante observation; elles en empruntent le secret aux aveugles; que l'instinct, ou mieux le sentiment, guide presque toujours à coup sûr.

Elle était vraiment charmante de grâce et de naïveté, cette jolie jeune fille, lorsque, troublée par la vue de deux hommes, elle se présenta devant Furster qu'elle avait en crainte et en aversion, devant le capitaine Gontier dont elle s'était faite une idole secrètement adorée. Les caprices du destin sont, comme le prouvera cette histoire, fantasque, imprévus et cruels; car le baron, dédaignant le trésor exposé à ses yeux, en fit une froide réserve, dans l'attitude d'une sentinelle menacée de surprise.

Ce que voyant, M. de Vignerolles haussa les épaules et battra son ami de Varin, d'un coup de coude significatif.

Gontier, tout au contraire, parut frappé de l'éclat de Louise; il fit quelques efforts pour lui parler et n'y réussit qu'à l'aide de l'une de ces phrases banales à l'usage exclusif des amoureux, bonnes gens d'autant plus bêtes qu'ils sont sincèrement épris.

Pendant le déjeuner, le baron Furster s'acquitta merveilleusement de son rôle, Mlle de Varin n'étant pas là, ce rôle devenait facile; aussi notre Allemand fut-il passablement épais, gauche et pédant. Il pesanta si bien l'art de la dissimulation, que M. de Varin, tacquiné par les coups de pieds que M. Vignerolles lui lançait par dessous la table, ne demanda si ce gaillard n'était pas tout de bon, et à la fin, un paysan débarqué de son village et un magistrat de province.

Gontier, reprenant peu à peu son assurance, et stimulé par quelques propos bienveillants de Louise, fit un brillant tournoi d'esprit naturel : il fut gai, spirituel, heureux dans ses saillies et tout rayonnant d'un bonheur qu'il goûtait pour la première fois, le bonheur de deviner qu'il n'était pas indifférent à une femme dont il brigua la bienveillance.

Furster secondait à merveille son ami en l'obligeant à parler de ses campagnes, des brillants dangers qu'il avait courus, et de ses nobles lauriers d'Italie. La fringante capitaine, guidé par une modestie dont Louise sut lui tenir compte, ne fit qu'effleurer le récit de ses actions personnelles, mais il peignit en traits saisissants la gloire de ses compagnons d'armes, et les hauts faits de son immortel général. M. de Vignerolles, s'ébaudissant à ces nobles discours, se soulit près d'intérêt pour le jeune guerrier, pendant que Louise, toute tremblante d'émotion, dévalait son bras sur ses épaulettes comme de son cœur.

Furster comprit qu'il pouvait profiter de cette heure bonne pour frapper un coup décisif et se pendre à tout jamais dans l'esprit de Louise : il choisit donc l'une les pauses de Gontier, et, s'adressant au capitaine, et :—Tout cela est bel et bien, dit-il, d'un bon bourgeois et bourgeois, mais le métier de soldat n'est pas encore un métier de cannibale ; depuis Achille dénudé par Homère, jusqu'à votre Bonaparte, que j'ai généreusement loué pour son talent, tous les capitaines ont pour bouclier, pour lauré, d'or, d'acier, d'un odieux respect. La guerre est un fléau plus abominable que la peste, et j'ai peu d'estime pour ces monstres dans les conquêtes ne sont rien moins que reprochables à la raison et à l'humanité, principes plus illustres. La France des batailles ternirait être sans écho dans l'histoire; mais du brillant, pourtant, mais pour mon compte, je ne vois aucune différence entre le grand Turenne qui ravagea le Palatinat en 1688, et le fameux Kendrin qui depuis le Danemark en 1784, s'il bonne mémoire.

—Ah ! Monsieur ! pouvez-vous outrager ainsi la victoire ! s'écria Louise avec une pudeur offensée d'indignation.

—Eh quoi ! reprit M. de Vignerolles, c'est un grand siècle que vous osez vous attaquer !

—Mon Dieu ! répondit Furster élégant de l'œil au sourire que lui adressa Gontier ;—Ce grand siècle de Louis XIV que vous invoquez; je l'admire pour les grands hommes qu'il a produits dans les lettres et les sciences, et si l'ingénieur Vauban se plaidait que un pan pour les guerriers de cette époque, je le plaindrais de tous ses moissonneurs de lauriers.

Louise lera au regard courroucé sur le baron, et ce regard se détourna pour exprimer au capitaine que la franchise de M. Furster devait bonne de ses étranges théories.

Quant à lui, le Parisien avait compris, et Furster, charmé du succès de son attaque, le prévint tous les auditeurs en portée qu'il ne voulait pas, ajouta-t-il, en finir avec cet effroyable sujet, et qu'il s'abandonnait plus heureux et plus digne de procureur, paysan ou commis de boutique, aux plaisirs d'une chasse victorieuse.

—Ces professions distinguées, interrompit Louise, proscrivent de longues années à celui qui s'y engage la mort.

—Oh ! Mademoiselle, riposta le baron, tout ce dont pas quelque chose ! Nous sommes sur cette terre pour nous y accommoder de notre mieux et non pas pour nous y exterminer ; tout, je tiens à le vie avec une rare ténacité, car chez, que je ne suis pas, n'égalerait à mon Rembrandt les toiles qui donnait le plus agité ; je triomphe de la tête aux pieds, j'avais fondé dans tout le corps, excepté au cœur et à la tête,—la tête et le cœur étaient bertement à Gontier. Etrange, il me semblait que cette impression, ce frisson et ce feu, il les ressentait comme moi..... J'étais tellement identifié avec ses nerveuse, que j'étais lui-même pour éprouver ces émotions délicieuses ; nous rougissions ensemble, nos voix tremblaient avec des notes pareilles, et j'ai vu frémir ses mains pendant que mes mains frémissaient comme si elles eussent été unies dans une lutte de cruauté.

—Ma pauvre petite Louise, ton imagination s'exalte.....Si je allais te tromper.....

—Ne tromper ! reprit Mlle de Vignerolles en palissant. Oh ! non ! ne vous dirai pas que je crois pouvoir me pas m'aimer.....C'est impossible, je l'aime tant et si passionnément que le courroucement dans son cœur..... Vous, Claire, s'il me faisait, dans ce moment, porter ma tête sur l'échafaud pour lui sauver la vie, ce serait avec joie que je lui ferais ce sacrifice..... Il est si brave ! il est si beau ! si noble !

—Mon bonne bonne, mais ton pays comme tira-t-il ?

—Mais oui, mais oui ! s'écria Louise sourriant avec ivresse à un propre pensée ; je veux qu'il parte, que mon père avait, comme moi, été séduit par Gontier. Qui donc aurait été plus digne de lui ? Mais, allons voir votre fille ; j'ai fait de lui montrer notre grotesque..... hé ! glisse le bon vieillard à l'oreille de son voisin, il est vraiment gentil, ce capitaine. Je commence à penser, comme vous, mon cher ami, qu'il faut laisser aller à vau l'eau notre terrible affaire.

Furster se garda bien d'offrir son bras à Louise dans le trajet de Vignerolles à Varin, et laissa derrière lui toutes qui donnait le bras à son père, et Gontier qui marchait à côté de Louise.

—N'est-ce pas que j'ai été un peu impudent ? dit M. de Varin à Furster.

—Impudent ! et en quoi, Monsieur ?

—Mais il me semble que vous êtes venu ici faire votre cour à Mlle de Vignerolles, et je me trompe fort si vos discours ont eu l'art de lui plaire..... Vous tourniez le dos à votre élève, et vous auriez dû remarquer que son attitude n'était pas celle d'un écolier qui écoute.

—Que vous avez de grands talents en peinture comme en musique et que le métier des armes vous inspire de nobles accents.

—Quel personnage suis-je donc ici ? demanda Furster démonté par cette brusque épigramme et baissant involontairement la voix.

—Vous êtes un habile homme dont la grande politique ne servait avec succès ; j'ai la correspondance de Mlle de Vignerolles et mon ami de Vignerolles ; en vanant ici, vous n'avez obéi aux désirs de votre père, qui est fort mécontent de vous et de votre fille Vignerolles ; et comme Louise n'est pas la femme que vous avez choisie,—car, pour décliner votre nom, il faut que votre père ait des projets bien vastes, bien profonds, bien vus, pour oser se refuser cette alliance, ce qui serait déjouer à votre insu tous vos plans de vengeance.....Suis-je parfaitement éclairé ? Suis-je parfaitement franc ?

—Vous êtes trop franc, Monsieur, pour que je ne vous fasse pas de remerciements.

—A la bonne heure ; parlez.

—Vous me permettrez de reprendre cette conversation dans quatre jours ; d'ici là, veuillez ne voir en moi qu'un maladroit.

Furster appuya sur ce dernier mot, de telle façon que M. de Varin devina en souriant :

—C'est à dire que je dois être fort prudent, ou plutôt le compère de vos maladresses ?

—Oui, si vous aimez Mlle de Vignerolles que j'ai prise en irrévocable aversion.

—Bon, que dautre ! il vous est bien facile alors de vous en faire aimer.

—Vous croyez cela ? murmura Furster en tressaillant.

Mais M. de Varin se montra ; le regard de baron l'avait plutôt devinée qu'aperçue.

Vignerolles, Louise et Gontier avaient fait une dernière promenade. Le vieux gentilhomme, obéissant à ses habitudes, autrefois si plus en plus la domination de sa fille et se laissait, de gré ou de force, entraîné vers Gontier, dont la grâce, naïve et hardie à la fois, les formes élégantes et l'harmonieuse parole étaient faits pour séduire. Doué d'un cœur droit, d'un esprit juste, d'une âme élevée, le capitaine était de ces hommes qui prennent tout d'abord sur leur compte les qualités qu'ils rencontrent, et qui, sûrs de leur autorité, accordent que les femmes, et les plus indisciplinées d'entre elles, aiment à reconnaître chez celui qui les a captivées.

Louise vendit de rencontrer un seigneur et maître,—expression favorite des femmes de ce temps,—et qu'elle qui savent cacher, sous leur gracieuse soumission, l'intelligence despotisme qu'elles exercent au foyer conjugal. Cette jeune fille pour qui, jusqu'à ce jour, l'obéissance avait été un effort, et qui avait tout à la fois, cette jeune fille si impétueuse dans ses volontés, se trouva séduite, comme par le vertige, par la docilité d'un homme sujette d'un souverain dont elle proclamait elle-même et avec passion, l'absolue royauté. Et ce fut alors que la conquête s'opéra pour acceptant ce maître, elle se dépouille de tous les privilèges de sa propre puissance pour fuir en tapis glorie.

Les imaginations ardentes ne savent pas modérer leurs transports ; elles vont toujours dans le lieu jusqu'au délire, dans l'ambition qu'il rêve, dans le bonheur jusqu'au désespoir. Aussi, Paul Gontier alla-t-il plus loin que Vignerolles grand homme le monde, car, et l'aima de cette adoration que le culte paien voulait aux idoles de ses dieux.

Ce fut l'amour était, pour cette jeune fille, un sentiment nouveau, et, dans l'époque plus ravagés dans sa tête que dans son cœur, que Louise était plus passionnée que tendre, parce que les idées avaient un esprit étaient plus vigoureusement trempé que les ressorts de son âme ; mais par cela même, que son imagination était plus active, elle avait l'art de mettre en œuvre, tant par étude que par nature, les plus riches, les plus frais, les plus naïfs moyens de séduction.

Malheur à l'homme qui se trouve aux prises avec la coquetterie ainsi représentée ! malheur à lui, surtout, s'il a les nobles inquiets de Paul Gontier, s'il est franc, loyal et brave, car Louise de Vignerolles, c'est Satan armé de ses plus formidables artifices.

Tout en cheminant près de Louise, le capitaine s'enivrait des mille parfums qu'exhalait la jeune fille, sans qu'il se l'éprouve ou qui ne s'en souvient, tant il était de moindre geste, d'une première bien-aimée, du bruit de sa robe, de son plus imposant sourire et de son plus flatteur langage. Ces émanations plus suaves que celles de ces bouquets dérobés au trésors du printemps. Le jeune capitaine regrettait donc d'être obligé de donner son bras à Mlle de Vignerolles, pour ne pas être privé de l'ombre légère qui flottait autour de Louise, comme un parfum.

Gontier, reprenant peu à peu son assurance, et stimulé par quelques propos bienveillants de Louise, fit un brillant tournoi d'esprit naturel : il fut gai, spirituel, heureux dans ses saillies et tout rayonnant d'un bonheur qu'il goûtait pour la première fois, le bonheur de deviner qu'il n'était pas indifférent à une femme dont il brigua la bienveillance.

Furster secondait à merveille son ami en l'obligeant à parler de ses campagnes, des brillants dangers qu'il avait courus, et de ses nobles lauriers d'Italie. La fringante capitaine, guidé par une modestie dont Louise sut lui tenir compte, ne fit qu'effleurer le récit de ses actions personnelles, mais il peignit en traits saisissants la gloire de ses compagnons d'armes, et les hauts faits de son immortel général. M. de Vignerolles, s'ébaudissant à ces nobles discours, se soulit près d'intérêt pour le jeune guerrier, pendant que Louise, toute tremblante d'émotion, dévalait son bras sur ses épaulettes comme de son cœur.

Furster comprit qu'il pouvait profiter de cette heure bonne pour frapper un coup décisif et se pendre à tout jamais dans l'esprit de Louise : il choisit donc l'une les pauses de Gontier, et, s'adressant au capitaine, et :—Tout cela est bel et bien, dit-il, d'un bon bourgeois et bourgeois, mais le métier de soldat n'est pas encore un métier de cannibale ; depuis Achille dénudé par Homère, jusqu'à votre Bonaparte, que j'ai généreusement loué pour son talent, tous les capitaines ont pour bouclier, pour lauré, d'or, d'acier, d'un odieux respect. La guerre est un fléau plus abominable que la peste, et j'ai peu d'estime pour ces monstres dans les conquêtes ne sont rien moins que reprochables à la raison et à l'humanité, principes plus illustres. La France des batailles ternirait être sans écho dans l'histoire; mais du brillant, pourtant, mais pour mon compte, je ne vois aucune différence entre le grand Turenne qui ravagea le Palatinat en 1688, et le fameux Kendrin qui depuis le Danemark en 1784, s'il bonne mémoire.

—Ah ! Monsieur ! pouvez-vous outrager ainsi la victoire ! s'écria Louise avec une pudeur offensée d'indignation.

—Eh quoi ! reprit M. de Vignerolles, c'est un grand siècle que vous osez vous attaquer !

—Mon Dieu ! répondit Furster élégant de l'œil au sourire que lui adressa Gontier :—Ce grand siècle de Louis XIV que vous invoquez; je l'admire pour les grands hommes qu'il a produits dans les lettres et les sciences, et si l'ingénieur Vauban se plaidait que un pan pour les guerriers de cette époque, je le plaindrais de tous ses moissonneurs de lauriers.

Louise lera au regard courroucé sur le baron, et ce regard se détourna pour exprimer au capitaine que la franchise de M. Furster devait bonne de ses étranges théories.

Quant à lui, le Parisien avait compris, et Furster, charmé du succès de son attaque, le prévint tous les auditeurs en portée qu'il ne voulait pas, ajouta-t-il, en finir avec cet effroyable sujet, et qu'il s'abandonnait plus heureux et plus digne de procureur, paysan ou commis de boutique, aux plaisirs d'une chasse victorieuse.

—Ces professions distinguées, interrompit Louise, proscrivent de longues années à celui qui s'y engage la mort.

—Oh ! Mademoiselle, riposta le baron, tout ce dont pas quelque chose ! Nous sommes sur cette terre pour nous y accommoder de notre mieux et non pas pour nous y exterminer ; tout, je tiens à le vie avec une rare ténacité, car chez, que je ne suis pas, n'égalerait à mon Rembrandt les toiles qui donnait le plus agité ; je triomphe de la tête aux pieds, j'avais fondé dans tout le corps, excepté au cœur et à la tête,—la tête et le cœur étaient bertement à Gontier. Etrange, il me semblait que cette impression, ce frisson et ce feu, il les ressentait comme moi..... J'étais tellement identifié avec ses nerveuse, que j'étais lui-même pour éprouver ces émotions délicieuses ; nous rougissions ensemble, nos voix tremblaient avec des notes pareilles, et j'ai vu frémir ses mains pendant que mes mains frémissaient comme si elles eussent été unies dans une lutte de cruauté.

—Ma pauvre petite Louise, ton imagination s'exalte.....Si je allais te tromper.....

—Me tromper ! reprit Mlle de Vignerolles en palissant. Oh ! non ! ne vous dirai pas que je crois pouvoir me pas m'aimer.....C'est impossible, je l'aime tant et si passionnément que le courroucement dans son cœur..... Vous, Claire, s'il me faisait, dans ce moment, porter ma tête sur l'échafaud pour lui sauver la vie, ce serait avec joie que je lui ferais ce sacrifice..... Il est si brave ! il est si beau ! si noble !

—Mon bonne bonne, mais ton pays comme tira-t-il ?

—Mais oui, mais oui ! s'écria Louise sourriant avec ivresse à un propre pensée ; je veux qu'il parte, que mon père avait, comme moi, été séduit par Gontier. Qui donc aurait été plus digne de lui ? Mais, allons voir votre fille ; j'ai fait de lui montrer notre grotesque..... hé ! glisse le bon vieillard à l'oreille de son voisin, il est vraiment gentil, ce capitaine. Je commence à penser, comme vous, mon cher ami, qu'il faut laisser aller à vau l'eau notre terrible affaire.

Furster se garda bien d'offrir son bras à Louise dans le trajet de Vignerolles à Varin, et laissa derrière lui toutes qui donnait le bras à son père, et Gontier qui marchait à côté de Louise.

—N'est-ce pas que j'ai été un peu impudent ? dit M. de Varin à Furster.

—Impudent ! et en quoi, Monsieur ?

—Mais il me semble que vous êtes venu ici faire votre cour à Mlle de Vignerolles, et je me trompe fort si vos discours ont eu l'art de lui plaire..... Vous tourniez le dos à votre élève, et vous auriez dû remarquer que son attitude n'était pas celle d'un écolier qui écoute.

—Que vous avez de grands talents en peinture comme en musique et que le métier des armes vous inspire de nobles accents.

—Quel personnage suis-je donc ici ? demanda Furster démonté par cette brusque épigraphe et baissant involontairement la voix.

—Vous êtes un habile homme dont la grande politique ne servait avec succès ; j'ai la correspondance de Mlle de Vignerolles et mon ami de Vignerolles ; en vanant ici, vous n'avez obéi aux désirs de votre père, qui est fort mécontent de vous et de votre fille Vignerolles ; et comme Louise n'est pas la femme que vous avez choisie,—car, pour décliner votre nom, il faut que votre père ait des projets bien vastes, bien profonds, bien vus, pour oser se refuser cette alliance, ce qui serait déjouer à votre insu tous vos plans de vengeance.....Suis-je parfaitement éclairé ? Suis-je parfaitement franc ?

—Vous êtes trop franc, Monsieur, pour que je ne vous fasse pas de remerciements.

—A la bonne heure ; parlez.

—Vous me permettrez de reprendre cette conversation dans quatre jours ; d'ici là, veuillez ne voir en moi qu'un maladroit.

Furster appuya sur ce dernier mot, de telle façon que M. de Varin devina en souriant :

—C'est à dire que je dois être fort prudent, ou plutôt le compère de vos maladresses ?

—Oui, si vous aimez Mlle de Vignerolles que j'ai prise en irrévocable aversion.

—Bon, que dautre ! il vous est bien facile alors de vous en faire aimer.

—Vous croyez cela ? murmura Furster en tressaillant.

Mais M. de Varin se montra ; le regard de baron l'avait plutôt devinée qu'aperçue.

Vignerolles, Louise et Gontier avaient fait une dernière promenade. Le vieux gentilhomme, obéissant à ses habitudes, autrefois si plus en plus la domination de sa fille et se laissait, de gré ou de force, entraîné vers Gontier, dont la grâce, naïve et hardie à la fois, les formes élégantes et l'harmonieuse parole étaient faits pour séduire. Doué d'un cœur droit, d'un esprit juste, d'une âme élevée, le capitaine était de ces hommes qui prennent tout d'abord sur leur compte les qualités qu'ils rencontrent, et qui, sûrs de leur autorité, accordent que les femmes, et les plus indisciplinées d'entre elles, aiment à reconnaître chez celui qui les a captivées.

Louise vendit de rencontrer un seigneur et maître,—expression favorite des femmes de ce temps,—et qu'elle qui savent cacher, sous leur gracieuse soumission, l'intelligence despotisme qu'elles exercent au foyer conjugal. Cette jeune fille pour qui, jusqu'à ce jour, l'obéissance avait été un effort, et qui avait tout à la fois, cette jeune fille si impétueuse dans ses volontés, se trouva séduite, comme par le vertige, par la docilité d'un homme sujette d'un souverain dont elle proclamait elle-même et avec passion, l'absolue royauté. Et ce fut alors que la conquête s'opéra pour acceptant ce maître, elle se dépouille de tous les privilèges de sa propre puissance pour fuir en tapis glorie.

Les imaginations ardentes ne savent pas modérer leurs transports ; elles vont toujours dans le lieu jusqu'au délire, dans l'ambition qu'il rêve, dans le bonheur jusqu'au désespoir. Aussi, Paul Gontier alla-t-il plus loin que Vignerolles grand homme le monde, car, et l'aima de cette adoration que le culte paien voulait aux idoles de ses dieux.

Ce fut l'amour était, pour cette jeune fille, un sentiment nouveau, et, dans l'époque plus ravagés dans sa tête que dans son cœur, que Louise était plus passionnée que tendre, parce que les idées avaient un esprit étaient plus vigoureusement trempé que les ressorts de son âme ; mais par cela même, que son imagination était plus active, elle avait l'art de mettre en œuvre, tant par étude que par nature, les plus riches, les plus frais, les plus naïfs moyens de séduction.

Malheur à l'homme qui se trouve aux prises avec la coquetterie ainsi représentée ! malheur à lui, surtout, s'il a les nobles inquiets de Paul Gontier, s'il est franc, loyal et brave, car Louise de Vignerolles, c'est Satan armé de ses plus formidables artifices.

Tout en cheminant près de Louise, le capitaine s'enivrait des mille parfums qu'exhalait la jeune fille, sans qu'il se l'éprouve ou qui ne s'en souvient, tant il était de moindre geste, d'une première bien-aimée, du bruit de sa robe, de son plus imposant sourire et de son plus flatteur langage. Ces émanations plus suaves que celles de ces bouquets dérobés au trésors du printemps. La jeune capitaine regrettait donc d'être obligé de donner son bras à Mlle de Vignerolles, pour ne pas être privé de l'ombre légère qui flottait autour de Louise, comme un parfum.

Gontier, reprenant peu à peu son assurance, et stimulé par quelques propos bienveillants de Louise, fit un brillant tournoi d'esprit naturel : il fut gai, spirituel, heureux dans ses saillies et tout rayonnant d'un bonheur qu'il goûtait pour la première fois, le bonheur de deviner qu'il n'était pas indifférent à une femme dont il brigua la bienveillance.

Furster secondait à merveille son ami en l'obligeant à parler de ses campagnes, des brillants dangers qu'il avait courus, et de ses nobles lauriers d'Italie. La fringante capitaine, guidé par une modestie dont Louise sut lui tenir compte, ne fit qu'effleurer le récit de ses actions personnelles, mais il peignit en traits saisissants la gloire de ses compagnons d'armes, et les hauts faits de son immortel général. M. de Vignerolles, s'ébaudissant à ces nobles discours, se soulit près d'intérêt pour le jeune guerrier, pendant que Louise, toute tremblante d'émotion, dévalait son bras sur ses épaulettes comme de son cœur.

Furster comprit qu'il pouvait profiter de cette heure bonne pour frapper un coup décisif et se pendre à tout jamais dans l'esprit de Louise : il choisit donc l'une les pauses de Gontier, et, s'adressant au capitaine, et :—T